

De l'érudition : l'esprit et la lettre

Suzanne Lamy

Volume 12, numéro 2 (35), hiver 1987

Jacques Brault

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/200646ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/200646ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0318-9201 (imprimé)

1705-933X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lamy, S. (1987). De l'érudition : l'esprit et la lettre. *Voix et Images*, 12(2), 342–346. <https://doi.org/10.7202/200646ar>



Revue

De l'érudition : l'esprit et la lettre

par Suzanne Lamy, Cégep du Vieux Montréal

Heureuse coïncidence que celle qui réunit dans ce numéro de *Voix et images* le dossier consacré à Jacques Brault et la lecture d'articles qui imposent leur rythme, exigent une extrême lenteur, des arrêts, qui allient la souplesse à la rigueur. À l'opposé, sur d'autres écrits, j'ai galopé. Chemin faisant, j'ai grapillé. Il m'est arrivé de filer à l'anglaise ou bien je me suis simplement endormie. Si, à ce « je » qui s'affiche, on reproche de s'exposer à contre-courant de toutes les lois du genre, je dirais seulement : mais non, il n'y a pas lieu, c'est seulement la lectrice qui parle. Et tant pis si l'engourdissement de l'esprit a gagné celui des paupières. La distinction de l'âme et du corps n'appartient qu'au petit cathéchisme. Et l'effet du sommeil irréprensible n'en revient pas forcément au lecteur.

La preuve en est qu'après quatre numéros, l'originalité de la revue *Trois* ne fait pas de doute. *Revue d'écriture et d'érudition* est-il dit à la première page du no 1, vol. 2. Quelle gageure qu'au Québec, en 1985, une revue libre de tout lien institutionnel, ose se dire « d'érudition » ! L'audace surprend. Le vent serait-il en train de tourner alors que l'heure est à l'expression, à l'écriture de chaque moi hypertrophié ou à l'étude livresque, sans aucun relief. Qui l'eût cru que ce qui suppose méthode et connaissance approfondie puisse s'annoncer ainsi, accolé au mot prometteur d'écriture !

Le no 1, vol. 1 s'ouvrait sur « Érudition *versus* Poésie — Réflexions d'un médiéviste » de Paul Zumthor. On n'eût pu trouver mieux pour illustrer ce qu'est l'érudition sensible, de quelle nécessité elle relève pour ce spécialiste du moyen âge apprécié des connaisseurs éclairés de l'époque et de ceux qui, par la lecture renouvelée de cette culture lointaine, ont eu accès aux *présupposés épistémologiques d'une pratique* qu'on ose remettre en cause. En demandant à Paul Zumthor de signer le premier texte de la revue *Trois*, Anne-Marie Alonzo, Richard Boutin et Alain Laframboise ont mis l'accent sur l'importance accordée à l'écriture. Pas de prose qui soit moins sèche que celle de ce médiéviste qui, au long des ans, a conservé intactes, une curiosité, une ouverture d'esprit exemplaires : *Qu'ai-je à faire d'une théorie qui ne plonge de puissantes racines dans une information sûre, étendue, critique* demande-t-il ? Mais quelques lignes plus bas, l'érudit rappelle le temps (les années 50-60) où les interrogations, le doute ne faisaient pas partie du travail intellectuel.

Conflit des méthodes, désintéressement des jeunes pour la recherche ingrate propédeutique à toute interprétation, nécessité de la théorie, cela Paul Zumthor l'évoque clairement. Et bien sûr, il n'écarte pas la part du «je»: *Ce que j'écris de ce vieux texte que j'aime n'est ainsi qu'une transition provisoire entre moi et lui*, pour conclure sur *l'identité profonde du discours critique et de la poésie*. Aucune raison de s'étonner de cette conjonction: Paul Zumthor a récemment publié un recueil de poèmes, *Stèles* suivi de *Avents* aux éditions Trois créées de fraîche date.

À propos d'érudition toujours, la revue *Trois* en a appelé à Antoine Compagnon, à Marcelin Pleyne, à François Peraldi qui nous parle de son fauteuil, et de Montréal. Il en a contré ceux qui, vivant (sans aucun doute fort bien) de la psychanalyse, se donnent toutes les bonnes raisons pour n'en point parler. En ayant bien réfléchi à ce que le psychanalyste ne doit pas faire (soit dans *les termes naïfs du compte rendu*, soit dans ceux d'une *quelconque description phénoménologique*), Peraldi croit que le psychanalyste n'en est pas moins apte à témoigner de cette discipline qui diffère des autres et est tenu de le faire. L'érudition dans les savoirs environnants s'avère une nécessité: la psychanalyse n'est pas une économie, loin de là. Puisque «peste» elle doit demeurer, il y va d'une *position d'exil* peu confortable certes, mais essentielle.

Entre temps, dans le no 158 de *Liberté*, Bernard Beugnot avait donné «Éloge historique de l'érudition» dans le cadre d'une interrogation sur les études littéraires à l'université. Ce qui nous avait aussi valu d'André Belleau, un blâme non équivoque et tout rempli de bon sens jeté sur ces recherches qui, à prix d'or, n'accouchent que de souris, tant manque la réflexion sur *les fondements épistémologiques de ces entreprises*.

Mais trêve de discours sur l'érudition. Allons voir ce qu'il en est de l'érudition à l'œuvre, dans le dernier numéro de *Trois* (no 1, vol. 2), où deux textes, ceux de Bernard Beugnot précisément et de René Payant témoignent de ce qu'une érudition qui a le bon goût de n'être pas pesante permet que le voyage ait lieu. Les pérégrinations seront d'ordre différent. Avec Bernard Beugnot, c'est dans Venise que nous pénétrerons, celle d'avant-hier jusqu'à celle d'aujourd'hui, car pour demain, sans tomber dans le pessimisme, on ne peut manquer de voir que les nuages s'amoncellent. Avec René Payant, c'est dans le cadre restreint d'un tableau, *Flag* (1955) de Jasper Johns que nous ferons une de ces escales dont on se souviendra longtemps.

Sur Venise, Bernard Beugnot a tout vu, tout lu, tout entendu. Du moins, on le dirait. Trouver Patricia Highsmith sous sa plume n'est qu'une des surprises que réserve son texte. Intitulé «Les soupirs de la mémoire: Venises tex/tuelles», l'article est remarquable par l'érudition savoureuse fondue dans la qualité de l'écriture. On y retrouve le lecteur exigeant que nous connaissons. Mais il y a plus. Venise en voie d'affaissement ne devient-elle pas ici comme le microcosme de notre civilisation, elle qui reste *ouverte à toutes les oxymores de la sensibilité*? D'un sourire à peine esquissé et d'une longue nostalgie, Bernard Beugnot nous livre une histoire qui n'est point une, mais stratifiée comme l'article lui-même, histoire d'amour vécue depuis des années. Tant il

est évident qu'on ne produit pas un tel texte sans que l'homme ait égrisé son objet dans l'espace et dans le temps.

Ce qui étonne dans ce texte, c'est moins l'élégance de l'écriture — après tout Bernard Beugnot parvient à produire un texte agréable à entendre sur un sujet aussi aride que les problèmes posés par telle édition critique — que l'investissement palpable et retenu, antérieur et concomitant à ce texte. Le rythme aussi surprend. Les longues périodes lui sont habituelles. Les voici coupées de phrases brèves qui rompent la cadence et ôtent à ce style ce qu'il pourrait avoir de précieux. Ainsi: *Y-a-t-il un épicurisme authentique qui ne s'ente pas sur une conscience aiguë du temps?* Et celle-ci: *Nul voyageur sans bagages à Venise aujourd'hui.* En effet. C'est enrichie de cette dernière manne ou malle qu'à Venise nous irons désormais.

L'article de René Payant: «De l'iconologie revisitée. Les questions d'un cas» peut être apprécié à plus d'un titre: on peut le lire comme un modèle de leçon (l'épigraphie est tiré de **la Leçon** de Barthes), comme un excellent travail pédagogique visant à montrer à l'étudiant/lecteur ce que peut être ou ce que devrait être la lecture d'un tableau en 1986. Minutieux, patient, René Payant va à pas lents, posant en cours de route, des questions qui dépassent la lecture propre du tableau et qui ne peuvent être éludées: *Qu'est-ce qui fait qu'une image signifie et que j'accède à ses significations?* Autrement dit, la lecture de **Flag** est aussi le prétexte d'une interrogation sur la théorie incontournable qu'on le veuille ou non. Mais cet article déborde la lecture du tableau par d'autres points puisque nous sont livrées quelques-unes des attitudes intellectuelles de l'auteur: *Il faut savoir inventer, on le doit, selon la nécessité des cas, au risque d'ébranler la théorie.* C'est donc à une large réflexion sur sa pratique d'historien d'art que nous sommes conviée, à une remise en cause de la raideur et de la quiétude de Panofsky. Et là, René Payant se fait incisif, car est aussi visée *l'atmosphère intellectuelle qui règne majoritairement dans les milieux universitaires canadiens (et sans doute aussi à l'étranger).* Mais là il faut admettre le présent, et qu'il bouleverse le passé (plus précisément les représentations que nous en avons...). Suit la brillante interprétation du tableau de Johns qui, figuratif, arrive en plein triomphe de l'abstraction expressionniste. Ornières à éviter, assimilations successives de ce qui a précédé, rien n'est laissé de côté pour la lecture de cet *objet historique composé de divers systèmes de signes.* C'est donc de la nécessité de repenser l'histoire de l'art que nous a convaincue l'auteur. Le projet est ambitieux. Il a été mûri. Le texte porte une datation qui en dit long: Hiver 83 et été 86.

Mais dans la revue **Trois**, le mélange des noms ne manque pas non plus de hardiesse. Ils sont d'ici et d'ailleurs, venus de la critique comme de l'écriture. Passer de Senghor, de François-M. Gagnon, de Jeanne Goldin, d'Hélène Cixous à Suzanne Jacob, à Désirée Szucsany ou à Jean-Paul Daoust, à Michèle Mailhot... quelle témérité! Là aussi, il a fallu abolir frontières et barrières. Le lecteur a tout à y gagner. Si ces noms n'avaient pas été ainsi réunis, bien peu de chance pour que les uns, les unes et les autres aient eu l'occasion de se lire. L'étanchéité entre les pratiques en sera-t-elle réduite

pour autant? La question est pendante. Au moins des découvertes et des confirmations des opinions, bonnes ou mauvaises, sont mises à la portée de tous.

«Subversion et formes brèves», tel est le titre du no 2, vol. 19 d'**Études littéraires**, préparé par Jeanne Demers et Line Mc Murray, auteures de **l'Enjeu du manifeste/le manifeste en jeu**. À priori, le sujet retient, il n'est pas rebattu et le sommaire est alléchant par la diversité des formes étudiées et par les personnes appelées à en rendre compte. Le tour d'horizon se fait allègrement : les articles sont courts, sauf deux exceptions, en harmonie avec le sujet souvent brûlant et l'urgence de dire. Denis Marleau, metteur en scène inspiré du **Cœur à Gaz** de Tzara, replace Dada dans son temps et en évoque les nombreux avatars. Fanette Roche-Pézard par les «démentes écritures» de F.T. Marinetti nous rend le futuriste étonnamment présent : tiraillé, ambivalent, survolté, iconoclaste, passiste aussi. Son jeu *perverse et provocant* a sa place dans ce numéro, tant la vitalité de ce créateur dame le pion à tout ce qui risquerait de l'enfermer dans des schèmes qu'il vise précisément à pervertir. En éditeur des **Tracts surréalistes et déclarations collectives**, José Pierre nous fait revivre les moments les plus chauds du surréalisme dont les *passages à l'acte* délibérés ont souvent été oubliés au profit des textes. Sur les graffiti, l'article de Denyse Bilodeau, celui de Michèle Nevert sur les écrits des fous, l'entrevue de Girerd par Jeanne Demers se lisent bien. Celui de Bernard Demers, inattendu, accroche : sur le testament ou les quelques paroles préférées par le ou la suicidée avant de mettre le projet à exécution, ou encore sur la photographie au moment de l'exécution, Bernard Demers nous entretient des rapports que nous avons avec la mort, invite à une réflexion sur cet acte éminemment individuel mais que tout tend à rendre social. De l'ensemble de ce numéro se détachent les articles de Caroline Bayard et de René Payant. L'article de C. Bayard sur Bill Bisset, poète canadien-anglais de la côte ouest, nous fait pénétrer dans un domaine que nous connaissons mal, même si c'est celui de nos voisins. Abondamment documenté et annoté, illustré d'exemples, l'article fait état autant des théoriciens français qu'américains. Les questions que se pose l'auteur sur l'avant-garde, le post-modernisme, sont pertinentes, en même temps que Bisset est replacé dans le champ de la poésie concrète de la culture européenne et américaine. L'article est fouillé, critique : il montre bien ce qu'il en est de cette poésie facétieuse, peu prisée des parlementaires canadiens, horrifiés de son aspect scatologique mais peu aptes à en déceler les visées socio-politiques. En mettant à découvert le refoulé de sa culture, Bisset devient beaucoup plus important qu'il n'y paraît au premier coup d'œil.

En faisant retour sur le Mail Art, la performance, le film-performance..., René Payant évalue les vingt dernières années pendant lesquelles ces activités polymorphes ont proliféré, pour ensuite noter le ressac de la tradition, de la peinture en particulier. Ce qui ressort de cet article, c'est la qualité que René Payant possède : celle d'enseignant au sens fort du terme. L'homme se fait oublier pour laisser la place à celui qui élucide, qui interroge, qui est aussi apte à analyser qu'au moment venu, à synthétiser. Oiseau trop rare pour qu'on ne le saisisse pas au passage.

Avec **Editer Hubert Aquin**, la *Revue d'histoire littéraire du Québec et du Canada-français* (no 10) fait un travail sérieux, nécessaire aux chercheurs, qui s'inscrit tout à fait dans les objectifs de la revue. Les travaux de Jacinthe Martel à eux seuls en font foi. Les attentes ne sont pas déçues. Sur Aquin, l'article de Nicole Bédard «**L'apport d'un inédit**, l'Invention de la mort» stimule la curiosité du lecteur pour ce premier roman. En peu de mots, elle en dit suffisamment pour qu'on s'attende à ce que certains points éludés jusqu'ici, comme le sacré et la religion, la genèse de l'œuvre, soient mieux cernés. L'article de René Lapierre «Aquin, lecteurs cachés: une poétique de la prédiction» circonscrit la situation d'Aquin dans la littérature du Québec. De plus il précise qu'il est grand temps de dégager Aquin du *texte national* auquel on l'a trop souvent réduit mais avec justesse, René Lapierre note que *retourner cela n'est pas l'affaire de quelques lignés*.

L'édition critique d'Aquin ne fait toutefois l'objet que de 116 pages dans ce numéro qui en compte 282. La deuxième partie est réservée aux livres, thèses, bibliographie de la critique... On remarque la quantité de travail que pareilles compilations demandent. Il est clair qu'ici l'ordinateur n'est pas du superflu. Mais à noter aussi combien le moindre chroniqueur — quand il ne s'agit tout bonnement pas d'anonymes — se trouve répertorié, on ne peut que se demander où nous mènent de telles recensions, de *Châtelaine*, à la *Gazette des femmes*, etc... Un tri en fonction des signatures s'imposerait peut-être. En tout cas le bien-fondé de ce parti pris d'exhaustivité m'échappe.

Sur le no 11 de la même revue intitulé **Littérature québécoise et cinéma**, je n'ai pu rester éveillée que pour quelques articles. Sur celui de Francine Laurendeau «L'insoluble problème de l'adaptation». Problème il y a sûrement, et les termes en sont si bien posés que l'on se demande si ce *petit pont entre les arts* (André Brochu) valait la peine d'être systématiquement exploré. Les rives donnent peu envie de s'attarder. L'article de F. Laurendeau résume fort bien ce que tout aficionado des salles obscures sait sur l'adaptation. Pris séparément, aucun article n'est mauvais. La faute n'en revient pas aux auteurs, mais à la matière souvent des plus fade. À lire à la file les articles sur les adaptations, l'ensemble est attristant. Les J. Marcel Paquette, André Brochu, Réal Sirois, J.F. Chassay... n'y peuvent rien. Sur Godbout, André Renaud ne tarit pas d'éloges, comparant cet esprit alerte en mots d'esprit à Montaigne lui-même! Quant à Yves Lever qui intitule son article «La critique comme écriture», rien de moins, il livre un travail de bon élève, numéroté point par point de 1 à 30, et nul autre que lui-même ne trouve grâce à ses yeux. Où sont passés les critiques de cinéma Michel Euvrad, André Roy, Marcel Jean...? L'article pas tendre du tout, mordant de Gilles Thérien, «Les Indiens en celluloid» m'a revigorée. Pour lui, **le Festin des morts** est *tout droit sorti des placards de notre enfermement*. Par contre au film de Perrault, **Mouchouânipi ou le Pays de la terre sans arbre**, il fait la part plus belle, en raison du traitement accordé à l'autochtone. Quant au film **Visage pâle**, il est dit *presque caricatural*, ce qui dispense de tout commentaire.

Le mot de la fin: si les bons sentiments ne font pas de la bonne littérature, ils ne font pas non plus de la bonne critique.